



**Stéfani Meunier**, un point de non-retour *Page F 3*



**Joël Dicker**, crime, amour, écriture *Page F 4*

# LIVRES

CAHIER F › LE DEVOIR, LES SAMEDI 26 ET DIMANCHE 27 JANVIER 2013

## Jean Echenoz devant l'inouï

Sa renommée le précède. Avec quinze livres et plusieurs prix — le Médicis pour *Cherokee* et le Goncourt pour *Je m'en vais*, où il partait du Québec pour se rendre au pôle Nord — et ses 65 ans d'expérience, Jean Echenoz est un homme réservé et courtois qui préfère se laisser surprendre à disserter. Avec élégance et chez lui, il s'entretient de l'inouï. Qu'il soit l'inconnu, la belle affaire! Tant de mystères semblent plus captivants pour un romancier.

GUYLAINE MASSOUTRE

**D**ites à Jean Echenoz que son style naturel, son aisance à saisir simplement les faits, les êtres et les lieux recèle un secret, et il vous dira: «*Pour construire un récit, je pars de ce qui m'intéresse pour des raisons accidentelles, de ce que je veux apprendre et connaître: un métier, une région, une situation. Cela suppose un travail de recherche dans des livres, des photographies, des films, des interviews que je retranscris. J'amasse avant d'écrire.*»

Pour cela, il ne ménage ni son temps ni sa peine: «*Je dois trouver comment entrer dans mon récit et faire en sorte que la lourdeur du travail d'écrivain disparaisse. Ma première version est toujours une catastrophe. À la relecture, je dois remonter à l'origine d'un mauvais énoncé. La construction d'un livre n'est pas un flot, mais exige une précision telle qu'on ne puisse ni ajouter ni retrancher à la fin.*»

À cet art, il allie la mise à distance, l'humour où réside sa force critique. D'où provient ce détachement subtil? «*C'est une question de regard. Comme au cinéma, il faut savoir changer la caméra de place, faire des plans et des cadrages différents. Truffaut disait que faire un film, c'est sauver les meubles, balancer les bibelots et garder l'essentiel, ce à quoi on tient.*»

L'émotion déboule alors: «*Le plus excitant, c'est partir de rien et cadrer là, trouver le mouvement, construire nécessairement une image mentale, comme un cinéaste.*» De la même manière, ses personnages gagnent en humanité: «*Au départ, ce sont des idées de personnages, puis, la mise en scène aidant, leur silhouette se précise, leur apparence prend le dessus, et ils emportent l'écriture avec eux.*»

### La musique des mots

Echenoz a consacré *Au piano* et *Ravel* à la musique et aux musiciens, sensible qu'il est au corps des interprètes, à leur discipline et aux notes justes: «*J'ai la préoccupation de faire des choses sonores. Il y a le rythme intérieur d'un livre, ses phrases, ses assonances. Ma langue, à l'état intuitif, a sa vitesse propre, mon obsession personnelle. J'ai dû tellement refaire la première phrase de Ravel!*»

VOIR PAGE F 2 : ECHENOZ



## LIVRES

LÉTTRES FRANCOPHONES

## Maryse Condé, l'Afrique et ses fantômes

LISE GAUVIN

Dans cette autobiographie consacrée à la période africaine de sa vie, Maryse Condé décrit, avec une honnêteté indiscutable, les années passées en Côte d'Ivoire, en Guinée et au Ghana, années marquées par des amours tumultueuses, mais aussi par la naissance de ses trois filles venues rejoindre dans le portrait de famille un fils né d'une liaison avec un étudiant haïtien. Parcours chaotique, semé d'embûches et de privations, mais aussi de solidarités et de générosités aussi étonnantes qu'imprévues.

Arrivée à Paris pour y poursuivre ses études, la jeune Guadeloupéenne fait la connaissance d'un Haïtien mulâtre, Jean Dominique, qui la quitte alors qu'elle est enceinte: il est impératif pour lui de retourner dans son pays afin de s'opposer au nouveau dictateur, François Duvalier. Première blessure, dont elle aura du mal à se remettre. Elle n'arrive pas à partager l'admiration vouée par les siens à ce journaliste militant qui n'a jamais voulu voir son fils. Elle rencontre ensuite un comédien d'origine guinéenne, Mamadou Condé, qu'elle épouse. Mais après quelques mois de vie commune, elle accepte un emploi comme enseignante en Côte d'Ivoire, puis dans la Guinée de Sékou Touré. De nouveau enceinte lorsqu'elle arrive à Abidjan, elle met au monde une fille, qui sera suivie de deux autres, alors que le mari est venu la rejoindre en Guinée. Naissances difficiles, qui n'arrangent en rien sa situation matérielle. C'est



Maryse Condé a joué sa vie sur fond de détresse et de désenchantement, sachant toutefois obstinément garder le cap sur des rêves d'autant plus tenaces qu'ils étaient inachevés

donc accompagnée de ses quatre enfants que, de Guinée au Ghana, puis en Angleterre, et de nouveau au Ghana puis au Sénégal, elle arrive à trouver des postes qui lui permettent tout juste de survivre.

Ce qui ressort de cette étrange destinée est l'inaltérable désir d'Afrique qui anime Maryse Condé, un désir que les nombreux abus dont elle est victime, jusqu'à l'emprisonne-

ment injustifié au Ghana, n'arrive pas à annihiler. Désir sans cesse confronté au fait que, dans ces pays du continent noir, comme dans les autres d'Europe, la jeune femme se sent à jamais étrangère, éternelle exilée en des lieux et des cultures qui restent pour elle énigmatiques. D'où également ce désir de comprendre, d'expliquer, de raconter ce qu'elle perçoit et ce qu'elle observe. D'où enfin ce

témoignage de première main sur ces années des indépendances africaines marquées au sceau des dictatures et des coups d'État.

## Lectrice passionnée

Celle qui ne sait pas encore d'elle sera romancière est d'abord une lectrice passionnée des œuvres de Senghor, de Césaire, de Fanon, mais aussi des classiques de la littérature an-

glaise, dont elle empruntera le sujet de certains d'entre eux, suivant en cela une tradition de cannibalisme littéraire assumé. Elle fait sienna la définition de la culture énoncée par Fanon, une notion qui rejette tout essentialisme et ne s'appuie pas sur la réactualisation des traditions passées. Elle observe aussi que certains Africains-Américains, comme certains Antillais, se comportent en Afrique comme

s'ils faisaient partie d'une caste supérieure, «protégés qu'ils étaient par les postes considérables qu'ils occupaient et leurs hauts salaires. Plus j'allais, plus je constatais que la Négritude n'était qu'un grand beau rêve. La couleur ne signifie rien.»

De ces confessions, on retient un incroyable appétit de vivre et une capacité phénoménale à rebondir chaque fois qu'une situation devient intolérable. Celle qui avoue que «l'Afrique ne [l']a jamais considérée comme sa fille» est une mère courage aux multiples ressources qui rencontrera finalement au Sénégal celui qui deviendra son compagnon et mari, Richard Philcox.

Maryse Condé a joué sa vie sur fond de détresse et de désenchantement, sachant toutefois obstinément garder le cap sur des rêves d'autant plus tenaces qu'ils étaient inachevés. Comme Proust, elle peut dire en fin de parcours, en se référant à son besoin d'Afrique: «Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre.» C'est pourtant cette Afrique et ses fantômes qui ont donné naissance à une œuvre singulière, arrimée aux diverses cultures fréquentées et soutenue par une prose directe, sans fards, comme la vie à laquelle elle renvoie.

Collaboratrice  
Le Devoir

## LA VIE SANS FARDS

Maryse Condé

JC Lattès

Paris, 2012, 334 pages

## Un trésor de perversion

5 millions de dollars pour racheter *Les 120 journées de Sodome*

FRANÇOIS LÉVESQUE

Célèbre pour être l'un des ouvrages les plus pervers de la littérature, *Les 120 journées de Sodome* du marquis de Sade (1740-1814) serait sur le point d'être déclaré «trésor national» par le gouvernement français. C'est Bruno Racine, directeur de la Bibliothèque nationale de France, qui en a convaincu les ministères de la Culture et des Affaires étrangères. Avec le concours financier de donateurs privés, une somme équivalant à 5 millions de dollars canadiens a été amassée afin de racheter le manuscrit original à un collectionneur suisse.

Récit cru de quatre libertins retranchés dans un château isolé en compagnie de 46 victimes, *Les 120 journées de Sodome* décrit des actes de pédophilie, de nécrophilie, d'inceste, de meurtre et de bestialité tous azimuts. Sade le rédigea en 1785, en 37 jours, sur un étroit rouleau de parchemin artisanal alors qu'il était détenu à la Bastille.

Après deux procès, l'un en France en faveur des héritiers de De Noailles et l'autre en Suisse en faveur de M. Nordmann, Bruno Racine entama des procédures afin que l'ouvrage fût reconnu trésor national par l'État français.

De l'avis même du directeur de la BNF, il s'agit d'une œuvre dépravée. «Ce document contient le travail le plus atroce, extrême et radical de Sade», soutient-il, avant de préciser que les démarches de la Bibliothèque nationale de France ne constituent pas un assentiment moral quant au contenu du manuscrit.

Honni par les uns, célébré par les autres, *Les 120 journées de Sodome* fut notamment défendu par Simone de Beauvoir dans son essai *Faut-il brûler*



AGENCE FRANCE-PRESSE

Le marquis de Sade rédigea *Les cent vingt journées de Sodome* en 1785, en 37 jours, sur un étroit rouleau de parchemin artisanal alors qu'il était détenu à la Bastille.

la somme de 60000\$. En 2007, après deux procès, l'un en France en faveur des héritiers de De Noailles et l'autre en Suisse en faveur de M. Nordmann, Bruno Racine entama des procédures afin que l'ouvrage fût reconnu trésor national par l'État français.

De l'avis même du directeur de la BNF, il s'agit d'une œuvre dépravée. «Ce document contient le travail le plus atroce, extrême et radical de Sade», soutient-il, avant de préciser que les démarches de la Bibliothèque nationale de France ne constituent pas un assentiment moral quant au contenu du manuscrit.

Honni par les uns, célébré par les autres, *Les 120 journées de Sodome* fut notamment défendu par Simone de Beauvoir dans son essai *Faut-il brûler*

*Sade?*, publié en 1972. En 1975, le cinéaste italien Pier Paolo Pasolini transposa l'intrigue dans l'Italie fasciste de Mussolini. Pasolini fut assassiné quelques mois avant la sortie de *Salò ou les 120 journées de Sodome*.

Au cours des dernières années, Bruno Racine a notamment retrouvé et rassemblé les archives du philosophe français Michel Foucault ainsi que celles du théoricien marxiste, auteur et réalisateur Guy Debord. À terme, le directeur de la BNF espère être en mesure d'exposer le manuscrit des *120 journées de Sodome* avec d'autres écrits du marquis de Sade lors d'une grande exposition qui marquera le 200<sup>e</sup> anniversaire de sa mort en 2014.

Le Devoir

## ECHENOZ

SUITE DE LA PAGE F 1

Quand Ravel sort de son bain, tout est là, dans l'énoncé le plus simple, le plus musical.»

Les corps sont donc au premier plan. «Dans Au piano, j'ai suivi des interprètes de concert. Comment se débrouillent ces corps qui créent et recréent? Le pianiste, comme corps au travail, est mené par la peur, pas seulement par le trac, de son corps marqué. Visitant la maison de Ravel, la salle de bains m'a troublé. Ce lieu est chargé de l'histoire de son corps et j'ai commencé mon livre par cela.»

Pourquoi notre époque boude-t-elle cet art? Pourquoi écrire des romans? «Si la fiction pure n'existe pas, tous les trente ans, le roman prend un coup de vieux et renaît ensuite. Il est vrai que la dimension arbitraire du roman, ce qui donne du plaisir, se fragilise de plus en plus. Mais le roman est la forme idéale pour moi. Après un détour dans le passé, je veux renouer en écriture avec le présent.»

Être romancier donne-t-il un statut social? «Écrire est une activité amoureuse, pas un métier.» Cette petite musique, il la connaît depuis toujours. «J'ai eu une enfance banale, occupée par les livres. J'ai écrit des sottises, puis, dans la trentaine, je me suis lancé dans le roman. Ce désir était physique. J'ai le souvenir d'avoir écrit mon premier livre dans une liberté absolue. C'est plus difficile maintenant; malgré mes schémas inconscients, j'aimerais me déconcerter, ne pas risquer de me parodier!»

## Une œuvre de plaisir

Devenu écrivain sans étudier la littérature, il vagabonde. «Je ne voulais pas que cette passion passe par les professeurs. L'institution risquait de geler ma liberté. J'ai fait des études de diversion, pour me cultiver. Même au

secondaire, je refusais de lire ce qu'on m'imposait par programme.»

Son père, psychiatre, lui a-t-il montré le chemin? Pas davantage. «J'ai passé une bonne partie de ma jeunesse dans des hôpitaux psychiatriques, mais c'est la souffrance qui domine ces vies, cela ne fait pas rêver.» Il s'est donc écarté de la psychologie, refusant tout lyrisme par-dessus le marché. «Je lis Proust et James, mais comme écrivain j'évite les états d'âme et je travaille sur les comportements. Je sous-entends ce qui pèse et je regarde l'aspect physique.»

Echenoz n'est donc ni historien ni biographe, mais un savant dosage et un doigté. Son *Zatopek*, son *Ravel*, il les a romancés sans les trahir: «Dans Courir, j'ai travaillé sur une activité physique qui m'était étrangère, en plus d'un athlète légendaire. J'ai eu la certitude de tenir un héros singulier, fidèle à ma propre liberté. Dans *Ravel*, j'ai fait passer le musicien parmi mes personnages de fiction, et sa vie m'a paru plus intéressante, il m'a piqué mon projet. J'ai écrit un troisième livre sur Tesla, presque par hasard, parce que ce savant m'a ému.» Ce génial inventeur de *Des éclairs* est devenu Gregor, un autiste de haut vol né d'un regard concret.

## Et le courant passe

Son dernier roman, *14*, raconte la camaraderie et la grande horreur de la première guerre industrielle, un drame français, allemand, mondial. Tandis que la France repasse son histoire, Echenoz travaille à son rythme. «Je suis tombé sur des papiers de famille, les carnets de mon grand-oncle. Je les ai transcrits, puis j'ai retracé le contexte. J'ai lu pendant deux ans pour comprendre cette guerre. Mon dé-

sir de raconter était là.» Il se laisse alors imprégner par des livres comme *La peur* de Gabriel Chevalier, *À l'Ouest rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque, *Lacacia* de Claude Simon, *Le feu* d'Henri Barbusse, mais pas Jünger. «14 est un roman rose par rapport à la réalité insoutenable des combats! C'est la manière de raconter maintenant la tragédie de la guerre qui compte.»

Un souci écologique contemporain y transparait: «J'aime avoir décrit la situation des animaux. Autour de Verdun, il reste dans la nature comme une cicatrice, une marque physique.» Le document retraité a gagné en portée collective. Avec l'auteur, chacun reconstruit la fiction jusqu'au désenchantement, suivant la machine qui broie les destins. «Par la maladie, la politique, la guerre, mes personnages chutent sans que je l'aie prémédité. J'assiste à la montée de la mélancolie par la dégradation et la déchéance de leur corps.»

Ses livres ont tous ce ton, cette manière de saisir les vies comme elles se présentent, sans plan. Echenoz a parcouru le monde de son bureau. Après *Je m'en vais*, la vie des autres a dominé son imaginaire; il y a trouvé son mode d'interlocution, son système romanesque qui est l'objet d'*Au piano*. Ses derniers romans forment un autre pan de la réalité. Pour l'heure, il se heurte à l'inouï: «Je veux revenir à des histoires contemporaines, qui se passeront dans le temps où je les écris.»

Collaboratrice  
Le Devoir

14

Jean Echenoz  
Éditions de Mimuit  
Paris, 2012, 124 pages

**Rencontre littéraire librairie Paulines**  
**Jeu 31 janvier 19 h 30**  
Avec deux poètes éditeurs:  
Paul Bélanger  
Célyne Fortin

**Beaucoup plus qu'une librairie!**  
2653 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585  
Contribution suggérée : 5 \$

SODEC Québec

**Persistance des avant-gardes**  
31 janvier, à 18 h 30 — Table ronde précédée de la projection du film *Les nuits de la poésie* avec Michèle Lalonde, Danny Plourde et Claudine Vachon et le réalisateur Jean-Nicolas Orhon.  
1<sup>er</sup> février, à 20 h 30 — Table ronde précédée de la projection du film *Vanier présente son show de monstres* avec le réalisateur Charles Binamé, Jonathan Lamy et Richard Gingras.  
À la Cinémathèque québécoise  
335, boul. De Maisonneuve Est, Montréal  
Billets de 5 à 8 \$

Les Rendez-vous POÉTIQUES

MAISON DE LA POÉSIE de Montréal

RECFC

CINÉMATHEQUE QUEBÉCOISE

Patrimoine canadien

Conseil des arts et des lettres Québec

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

**Alternatives**

**CONSTRUIRE ENSEMBLE un monde différent**

Pour nous appuyer :

**www.alternatives.ca • 514.982.6606**

## LITTÉRATURE

## Le point de non-retour

Le cinquième roman de Stéfani Meunier magnifie son style et son univers



DANIELLE LAURIN

Ce climat particulier qui s'installe peu à peu, qui nous enveloppe de la tête aux pieds. Ces lieux qui deviennent vivants, qui nous aspirent comme par enchantement. Ces personnages graves, suspendus entre passé et présent, qui nous insufflent ce qu'il faut bien appeler un supplément d'âme...

Tout cela, c'était déjà dans les quatre livres précédents de Stéfani Meunier, d'une façon ou d'une autre, à divers degrés. Tout cela revient dans son roman *On ne rentre jamais à la maison*, mais magnifié.

Finis les moments d'égarement qui nous guettaient, parfois, au tournant: l'écrivaine maintenant dans la jeune quarantaine offre cette fois un récit tissé serré. Ses personnages ont beau se chercher, s'égarer en cours de route, ce qui les rend d'ailleurs plus humains, l'histoire, elle, suit son chemin.

La preuve qu'on peut imprimer sa marque comme écrivain, imposer son style, son univers, sans pour autant s'y complaire. Sans lever le nez sur l'histoire comme telle, sans la perdre de vue pour se regarder écrire. Ici, le dosage apparaît presque parfait.

C'est dense comme roman, c'est riche. Il y a de l'étrangeté. Une grande part de mystère. Et beaucoup de nostalgie. Tout cela, en condensé.

Le nœud de l'histoire: une disparition. La petite Charlie avait 12 ans lorsque sa mère, un matin, au réveil, a constaté qu'elle n'était pas dans son lit. On ne l'a jamais retrouvée vivante, ni morte.

Il y a la mort, il y a la disparition. La disparition n'est-elle pas pire que la mort? Et puis il y a ceux qui partent, il y a ceux qui restent. Ceux qui restent, leur dévastation devant la disparition d'un être cher: c'est de cela surtout qu'il est question dans *On ne rentre jamais à la maison*.

Deux points de vue nous sont donnés: celui de l'ami d'enfance et celui de la sœur... née après la tragédie. Mais on peut porter le poids de la disparition de quelqu'un qu'on n'a pas connu, n'est-ce pas?

L'ami d'enfance, d'abord. Pierre-Paul. C'est lui qui raconte, au début. Lui qui, en fait, était amoureux de Charlie et se voyait plus tard former un couple indestructible avec elle, être vieux avec elle. La dernière fois qu'il l'a vue, la veille de sa disparition, en 1980, elle était chez lui, dans son lit.

Rien de sexuel ici. Ils jouaient. Ils jouaient aux détectives. Ils cherchaient à percer le secret de la maison de Pierre-Paul. Une maison magique, selon leur perception. Selon la perception du garçon, surtout.

La nuit, il rêvait qu'il y avait



MARTINE DOYON

Les personnages de Stéfani Meunier ont beau se chercher, s'égarer en cours de route, ce qui les rend d'ailleurs plus humains, l'histoire, elle, suit son chemin.

dans sa maison une autre maison. Il s'y promenait, la peur au ventre, pressentant un danger. Se pouvait-il que dans la réalité, en plein jour, on puisse trouver cette autre maison dans sa maison? Un jeu d'enfant, quoi.

Ce jour-là, la veille de la disparition de Charlie, les deux amis ont d'abord joué à explorer la maison, ses combles. Charlie, elle-même fascinée par tous les phénomènes mystérieux, inexplicables, était aussi excitée que Pierre-Paul. Mais ils en sont venus à se dire que la seule façon de venir à bout d'une explication était d'avoir recours au rêve. De revoir la maison dans la maison, en rêve. Ils se sont endormis.

Ensuite, Pierre-Paul s'est persuadé que Charlie était disparue à cause de lui. À cause de son rêve à lui. Trente ans plus tard, il est toujours hanté par cette disparition. Une part de lui continue à croire que Charlie est prisonnière de cette maison dans la maison de son enfance, dont il a gardé la clé et qu'il voudra revisiter.

Entre-temps, nous aurons fait

la connaissance de la sœur de Charlie, Clara, 26 ans. Nous aurons entendu sa voix, à elle aussi. Elle aussi, hantée par la disparition de Charlie. Mais autrement.

Comment ne pas se sentir imposteur quand on a l'impression qu'on est né pour remplacer quelqu'un de disparu? Quand on a l'impression que jamais on ne sera à la hauteur? Quand on ne se sent pas regardé, aimé pour qui on est, par ses parents?

D'un point de vue comme de l'autre, du côté de l'ami, du côté de la sœur, le ravage est immense. Mais exploré avec finesse, doigté, par la romancière. Pas de misérabilisme.

Ce qui rend ce roman prenant, c'est que tout en étant dans la situation concrète d'un cas de disparition d'enfant, nous sommes amenés à aller bien au-delà. Au-delà, aussi, des conséquences précises, sur les personnes qui restent, de la disparition jamais éclaircie de l'ami, de la sœur.

Ce sont tous les deuils impossibles à faire qui parsèment le récit. Et toutes ces pertes auxquelles nous sommes

confrontés dans la vie, à commencer par la perte de l'enfance. Il y a ce qui ne reviendra jamais. Il y a ce temps qui passe, qui avale tout. Même le sourire d'un petit enfant qui grandit trop vite.

En arrière-plan, il y a, comme toujours chez Stéfani Meunier, la présence de la musique. Ce qu'elle évoque, les souvenirs qu'elle fait affluer. Il y a aussi toutes sortes de références cinématographiques qui s'insèrent magistralement dans l'histoire.

Il y a, par-dessus tout, une imagerie forte, signifiante. Jamais plaquée, elle opère de façon sous-jacente dans le roman. Il y a l'image de la vague scélérate, entre autres, qui revient souvent.

Cette vague immense, mystérieuse, qui emporte tout sur son passage, traduit bien, à elle seule, l'atmosphère générale qui se dégage du livre. Attention, on ne voit rien venir, et soudain elle est là, déchainée.

## ON NE RENTRE JAMAIS À LA MAISON

Stéfani Meunier  
Boréal  
Montréal, 2013, 160 pages

## Varin dans le Québec en éveil

MICHEL LAPIERRE

Presque par choix, Roger Varin (1917-2007), homme de théâtre, animateur culturel passionné, cofondateur des Compagnons de Saint-Laurent, pionnier de Radio-Canada, reste un illustre inconnu. Sa fille, la romancière Claire Varin, nous le présente dans *Un prince incognito*, biographie où on le trouve jouant dans un film de 1956 aux côtés d'un acteur aussi inattendu que son ami Gaston Miron et d'une adolescente qui s'appelle Denise Bombardier...

Ce film, *Le cas Labrecque*, traduit l'esprit bon enfant et provincial d'un Québec artistique digne des audaces extrêmement mesurées de la Jeunesse étudiante catholique d'alors. Comme les autres, absent du générique par humilité, Roger Varin incarne un curé qui, ouvert d'esprit, dé-

fend le chômeur Labrecque, victime des bien-pensants.

Idéalisme, ferveur, abnégation, altruisme, beau langage caractérisent d'ailleurs les Compagnons de Saint-Laurent, qui dédaignent le théâtre burlesque à l'américaine ou vaudevillesque à la française. Cette troupe, le jeune Varin la fonde, en 1937, avec un prêtre, Émile Legault, pour donner le jour, ici, au «grand» théâtre, celui des classiques, comme Molière et Racine, de même qu'à la dramaturgie quasi liturgique héritée du Moyen Âge et illustrée, en France, par Henri Ghéon, ami converti de Gide.

Gardant ses distances du milieu qu'elle dépeint avec verve, la biographe fait de son livre une longue et vibrante lettre imaginaire, teintée d'humour, à un père chéri et ad-

miré. On rit avec elle lorsque Émile Legault, pourtant «*amateur de femmes*», exige, raconte-elle, le «*vouvoement entre gars et filles*» au nom de la décence chrétienne...

Elle ajoute: «*Au cours des tournées, les membres de la troupe récitaient le chapelet en voiture, à la demande du père Legault, pour conjurer le danger de l'entassement dans l'habitacle.*» Quel drôle de petit monde!

Le 24 juin 1941, Varin met en scène, au pied du mont Royal, devant une foule immense, le jeu scénique *Dolard des Ormeaux*, sur le héros national (aujourd'hui contesté) qui affronta les Iroquois en 1660, avec, dans le rôle d'un méchant Amérindien, nul autre que Pierre-Éliott Trudeau! Perdu dans les nuages, l'homme de théâtre



Claire Varin

ignore qu'il fait là une caricature de notre aliénation collective. Il avait proclamé en 1939: «*Seuls les poètes ont le droit de parler.*»

Pas étonnant que ce soit chez lui, en 1953, à Cartierville, que l'on célèbre la naissance des éditions de l'Hexagone, foyer de poésie animé par Miron avec qui il s'est lié dans l'Ordre de Bon Temps, troupe de danse folklorique qu'il avait fondée pour remédier à l'altération de notre culture populaire par l'influence yankee. Aussi le poète Michel Garneau, pourtant adversaire de toute droite, saluera-t-il en lui le traditionaliste «*fier de la vieille culture*» et l'«*être de bonté*».

L'amour fou de la poésie avait fini par éloigner Varin du culte infantile de la tradition.

Le Devoir

## UN PRINCE INCOGNITO, ROGER VARIN

Claire Varin  
Fides  
Montréal, 2012, 312 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Un souper presque parfait

Un 32<sup>e</sup> roman fidèle à la manière de Gilles Archambault

CHRISTIAN DESMEULES

Ghislain, acteur octogénaire depuis longtemps sur le déclin, est un vieux beau qui ne vit que dans le regard des autres — et en particulier dans celui des femmes qui se font de plus en plus rares dans sa vie. Il lui vient l'idée d'inviter quelques amis dans un modeste restaurant chinois de Montréal, autant pour conjurer la solitude que pour souligner les quinze ans de la sortie d'un film qui les lie tous d'une façon ou d'une autre.

Roman choral introspectif, la narration de *Lorsque le cœur est sombre*, le 32<sup>e</sup> livre de Gilles Archambault, romancier, novelliste et chroniqueur né en 1933, alterne ainsi entre les consciences de ces cinq convives d'un souper presque parfait — au moyen de monologues intérieurs à la tonalité uniforme.

Faisons les présentations: le «*petit Luc*», début de la quarantaine, qui a connu mille petits métiers, un peu instable aussi dans sa vie sentimentale. Marie-Paule, comédienne dans la soixantaine et ex de Ghislain, jamais vraiment sortie de l'emprise du vieux comédien. Annie, fille d'un ami du vieil homme, aussi sa filleule, a 35 ans et travaille dans une galerie d'art.

Puis il y a Yves, 70 ans, écrivain qui enseigne la création littéraire dans une université montréalaise. Lui qui ne jurait que par l'amour et l'écriture pour essayer de conjurer l'absurdité de la vie, il est en panne d'écriture et son couple bat de l'aile. Il est lucide («*Je suis irrécupérable. Seule Valéria m'empêche de désespérer tout à fait*») et sait que le cœur n'y est plus, ni en amour ni en littérature.

«*Style vieillot, monde suranné, misérabilisme de l'âme*», lui a reproché la critique au sujet de son dernier roman. Il s'en formalise un peu, mais il l'avoue lui-même: «*J'aurai traversé la vie sans en tirer le moindre agrément.*» Comment s'étonner, dès lors, que cette grisaille laisse des traces sur les pages de ses propres livres?

Ode à l'amitié, *Lorsque le cœur est sombre*? Oui et non. Malgré l'attirance réciproque, malgré les pâles indices d'une certaine solidarité, chacun se surveille, médite en secret des autres, compte ses sous. Et outre leurs liens avec ce vieil acteur mis sur la voie de garage, le point commun de tous ces personnages qui laissent agir l'attraction terrestre semble être leur

immobilisme. Décrépitude conjugale et physique, angoisse sexuelle masculine, *lamento* varié: le parfum des regrets flotte ainsi un peu partout. «*Comment puis-je oublier que la mort est au bout, que tout espoir est un leurre?*», constate l'écrivain du groupe.

Roman exempt de mélancolie et de misanthropie, *Lorsque le cœur est sombre*? Allons donc. Assombri et immobile, pas gaulois pour deux sous, fidèle en cela à la manière Archambault. Et qui nous laisse avec une image qui s'impose: un homme seul qui vacille au bord d'un précipice, et qui se demande ce qu'il fait là sans savoir ce qu'il pourrait faire de plus ailleurs.

Collaborateur  
Le Devoir

## LORSQUE LE CŒUR EST SOMBRE

Gilles Archambault  
Boréal  
Montréal, 2013, 232 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 14 au 20 janvier 2013

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Romans québécois	
1	Entrez vos morts	Louise Penny/Flammarion Québec 3/2
2	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles 4/12
3	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Éditeurs réunis 1/11
4	L'histoire de Pi	Yann Martel/XYZ 5/13
5	La dernière saison • Tome 3 Les enfants de Jeanne	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 2/10
6	Au bord de la rivière • Tome 4 Constant	Michel David/Hurtubise 6/10
7	Félicité • Tome 3 Le salaire du péché	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 10/2
8	Princesse Yennenga	Réjean Tremblay/Homme 7/14
9	Les délaissés	Denis Monette/Logiques -/1
10	Les sœurs Beaudry • Tome 2 Les violons se sont tus	Micheline Dabé/Goëlette 9/4

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Romans étrangers	
1	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès 1/2
2	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 2/16
3	La vérité sur l'affaire Harry Quebert	Joël Dicker/Faliois   Âge d'homme 4/5
4	Le siècle • Tome 2 L'hiver du monde	Ken Follett/Robert Laffont 3/13
5	Dévoile-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec 5/4
6	La faille souterraine, et autres enquêtes	Hennning Mankell/Seuil 6/11
7	La liste de mes envies	Grégoire Delacourt/Lattès -/1
8	Le prisonnier du ciel	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont 7/10
9	Une place à prendre	J. K. Rowling/Grasset 8/17
10	Le 10 <sup>e</sup> anniversaire	James Patterson   Maxine Paetro/Lattès 9/3

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Essais québécois	
1	De quoi le Québec a-t-il besoin en éducation?	J. Barbe   M.-F. Bazzo   V. Marissal/Leméac 6/11
2	Gouvernance. Le management totalitaire	Alain Deneault/Lux -/1
3	Design?	Frédéric Metz/Flammarion Québec 4/15
4	Breve histoire des femmes au Québec	Deryse Baillargeon/Boréal -/1
5	Lettres à un jeune politicien	Lucien Bouchard   Pierre Cayouette/VLB 5/19
6	Des femmes au printemps	Djemila Benhabib/VLB 9/10
7	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos	Jacques Nadeau   Jacques Parizeau/Fides 2/22
8	La mafia irlandaise de Montréal	D'Arcy O'Connor/La Presse 3/7
9	Année rouge. Notes en vue d'un récit personnel...	Nicolas Langellier/Atelier 10 -/1
10	L'avenir de la vie sur la Terre	Hubert Reeves/Bayard -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Essais étrangers	
1	Le livre du temps	Adam Hart-Davis/Broquet 1/10
2	Les lois fondamentales de la stupidité humaine	Carlo M. Cipolla/PUF 7/23
3	La réalité cachée	Brian Greene/Robert Laffont -/1
4	La cassure. L'état du monde 2013	Collectif/La Découverte 2/11
5	Reflets dans un œil d'homme	Nancy Huston/Actes Sud -/1
6	Baltimore. Une année dans les rues meurtrières	David Simon/Sonatine -/1
7	Le prix de l'inégalité	Joseph Eugene Stiglitz/Les Liens qui libèrent 6/3
8	La fin de la croissance	Jeff Rubin/Hurtubise 5/12
9	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal 8/7
10	Congo. Une histoire	David Van Reybrouck/Actes Sud -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

# Crime, amour, écriture

SUZANNE GIGUÈRE

De passage au Québec ces jours-ci, le Suisse Joël Dicker a séduit les jurys littéraires et les jeunes lycéens français, remportant coup sur coup le Grand Prix du roman de l'Académie française et le prix Goncourt des lycéens 2012 pour son roman *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*, un pavé de presque 700 pages, à la fois thriller, roman psychologique et roman de mœurs qui a pour toile de fond l'Amérique d'aujourd'hui. Malgré un accueil très chaleureux, le roman a suscité une certaine polarisation chez les critiques. Par articles interposés, défenseurs et détracteurs ont affiché leur engouement ou leur déception. Souffle romanesque et histoire puissante pour les uns, style indigent, clichés et naïvetés pour les autres. Qu'en est-il au juste ?

Dès qu'on plonge dans ce roman ample et foisonnant, on est emporté. Impossible de se déprendre. Nous sommes à New York à l'été 2008, en campagne préélectorale. Marcus Goldman, écrivain trentenaire dont le premier roman a connu un succès critique et public, est en panne d'inspiration. Pressé par son éditeur, il voit sa vie basculer quand Harry Quebert, son ancien professeur de littérature et un des écrivains les plus respectés du pays, est accusé d'avoir assassiné en 1975 Nola Kellergan, une adolescente de quinze ans, avec qui il aurait eu une liaison. Le cadavre de Nola est découvert dans la propriété du professeur « par des jardiniers venus à sa demande planté des hortensias bleus ». Elle tient entre ses bras le manuscrit d'un roman d'amour qui lui est dédié. Con vaincu de l'innocence de son mentor, Marcus Goldman quitte New York pour la petite ville d'Aurora



PATRICK KOVARIK AGENCE FRANCE-PRESSE

Joël Dicker a remporté le Grand Prix du roman de l'Académie française et le prix Goncourt des lycéens 2012 pour son roman *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*.

dans le New Hampshire et décide de mener une enquête pour déterminer le fil des événements de l'été 1975.

Derrière ce roman gigogne (nous lisons trois romans écrits par des mains différentes) où les récits s'entrelacent, où les époques se chevauchent, où le lecteur est tenu en haleine jusqu'à la fin avec un suspense rempli de fausses pistes, de retournements et de rebondissements spectaculaires, se profile une fresque sociale et hyperréaliste de l'Amérique : la puritaine et la permissive ; la progressiste et l'éthnocentriste ; l'Amérique de la violence et des familles dys-

fonctionnelles et celle des petits gens à la vie paisible et heureuse ; celle des excès religieux, judiciaires, médiatiques. Joël Dicker connaît bien ce pays pour y avoir beaucoup voyagé et longuement séjourné. Les compagnons littéraires qui l'ont inspiré et avec lesquels il a écrit sont là, dans les marges du livre : Philip Roth, Jonathan Franzen, Vladimir Nabokov, Dennis Lehane.

## D'amour et d'écriture

Le polar peut être lu sous d'autres angles. Une histoire d'amour triste, comme dans l'opéra *Madame Butterfly*, le traverse. Une à une, Joël

Dicker soulève les couches de mensonge qui recouvrent l'histoire de Nora et Harry. Des secrets inavouables, psychosés et imposture, remontent à la surface. L'analyse des ondules psychiques de ces deux personnages fascine. *La vérité sur l'affaire Harry Quebert* est aussi un roman sur l'écriture, la fonction de l'écrivain et de la littérature. Dans une des 31 leçons d'écriture enchâssées dans la trame narrative, Harry Quebert dit à son élève Marcus Goldman : « Si les écrivains sont des êtres si fragiles, Marcus, c'est parce qu'ils peuvent connaître deux sortes de peines sentimentales, soit deux fois plus que les êtres humains normaux : les chagrins d'amour et les chagrins de livre. Écrire un livre, c'est comme aimer quelqu'un : ça peut devenir très douloureux. »

On peut reprocher au livre des longueurs dans son déroulement, une mesure dans le pathos (on pense ici au roman d'Harry Quebert, *Les origines du mal*), des dialogues voisinant ceux des *soaps* américains, des descriptions banales, une langue simple, convenue. En revanche, on appréciera la légèreté du style, le rythme des phrases qui témoigne d'une sensibilité musicale, une bonne dose d'humour et de joyeuses fulgurances.

Somme toute, *La vérité sur l'affaire Harry Quebert* est un bon roman et un vrai plaisir de lecture. Mais il n'est ni surprenant ni audacieux, et loin de la maestria célébrée par de nombreux critiques européens.

Collaboratrice  
Le Devoir

## LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE HARRY QUEBERT

Joël Dicker  
Éditions de Fallois/L'Âge d'homme  
Paris, 2012, 672 pages

## LA VITRINE

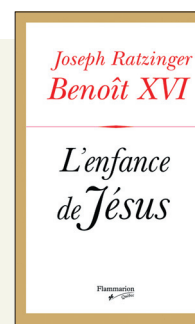


ROMAN

**LE CONTRETEMPS**  
Nathalie Kuperman  
Éditions des Busclats  
Paris, 2012, 116 pages

Qui s'intéresse à l'écriture des femmes tiendra ce roman pour exemplaire. Publié il y a 22 ans, alors son premier, Kuperman le reprend, le réécrit, passe la passion qui en est l'objet au crible du temps. Cette empoignée avec l'écriture est toute féminine, quand le corps est commis par la langue et par le sens de l'imperfection qui touche toute parole, toute expérience, toute vie engagée dans les forces vives de la métaphore et de la folie. Michèle Gazier et Marie-Claude Char sont derrière cette publication, qui dit à la première personne un amour lucide et implacable, qui arpeute les sentiments et les jeux scabreux des excès vécus en sachant que rien de bon ne peut en sortir. Les tableaux sont brefs, précis comme l'écriture du nouveau roman, prêts pour une lecture scénique, tant la solitude à deux peut provoquer une hallucination incarnée.

Guylaine Massoutre



ESSAI THÉOLOGIQUE

**L'ENFANCE DE JÉSUS**  
Joseph Ratzinger – Benoît XVI  
Flammarion Québec  
Montréal, 2012, 192 pages

Il n'y a pas de doute : Benoît XVI connaît les Écritures sur le bout des doigts et est un savant exégète. Troisième et dernier volet de son œuvre maîtresse consacrée à Jésus de Nazareth, *L'enfance de Jésus* veut interpréter les récits sur l'enfance du Christ qu'on retrouve seulement dans les Évangiles de Matthieu et de Luc. Interpréter, pour Ratzinger, cela veut dire chercher à savoir ce que les auteurs originaux ont voulu dire, mais aussi faire ressortir la vérité et la pertinence de ces textes pour le lecteur d'aujourd'hui. S'il propose quelques pistes brillantes et originales (notamment sur la vérité du christianisme comme opposition aux critères dominants), le pape, dans cet ouvrage, manque d'élan, de lyrisme. Sa lecture des récits en question reste si froide qu'elle annule au lieu de convaincre. De plus, les exégètes contemporains auxquels il est ici fait référence sont presque tous des Allemands, ce qui limite la perspective. En comparaison, le *Jésus* (J'ai lu, 1999) du journaliste français Jacques Duquesne apparaît comme une œuvre nettement plus inspirante.

Louis Cornellier

## Les blogues de l'ANEL

Le site Internet de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) s'ouvre aux blogues sur l'édition. Cette semaine, le président de l'ANEL, Jean-François Bouchard, aussi des éditions Novalis, a lancé ses premiers billets sur l'utilité du livre et sur le silence relatif des gens du livre. De son côté, Marc Haentjens, des éditions David, blogueur invité, y relate sa participation aux préparations des rencontres littéraires québécoises en Haïti. Le délégué à la recherche et au développement de l'ANEL, Stéphane Labbé, y joindra prochainement sa plume, en pensant l'édition numérique. Le microsite, tout nouveau, devra gagner en convivialité — la navigation est loin de faciliter la lecture, comme l'aride présentation — avant qu'on puisse juger si l'outil sera utile, comme le désire l'ANEL, pour alimenter les débats autour de l'édition et du livre. A découvrir déjà à [anel.qc.ca](http://anel.qc.ca).

Le Devoir

## Rendez-vous poétiques

La Maison de la poésie de Montréal a dévoilé, en collaboration avec le Regroupement des éditeurs canadiens-français, le volet hiver-printemps de ses Rendez-vous poétiques. Premières marques à faire à l'agenda : la table ronde autour du mythique texte *Speak White* de Michèle Lalonde, le 31 janvier, avec la poète elle-même, Danny Plourde, Claudine Vachon et le réalisateur Jean-Nicolas Orhon. Juste avant la discussion, sera projeté le film *Les nuits de la poésie* (2011), d'Orhon. Au tour de l'œuvre de Denis Vanier de passer le lendemain, 1<sup>er</sup> février, sous le scalpel d'une table ronde, après visionnement de *Vanier présente son show de monstres*, du réalisateur Charles Binamé. Ce dernier sera de la partie, avec Jonathan Lamy et Richard Gingras. D'autres rencontres, lectures poétiques et hommages à des poètes auront lieu au fil du printemps, jusqu'en avril. Les informations détaillées se retrouvent au [www.maisondelapoésie.qc.ca](http://www.maisondelapoésie.qc.ca).

Le Devoir

## POÉSIE

# Pierre Ouellet ou le ravage intérieur

HUGUES CORRIVEAU

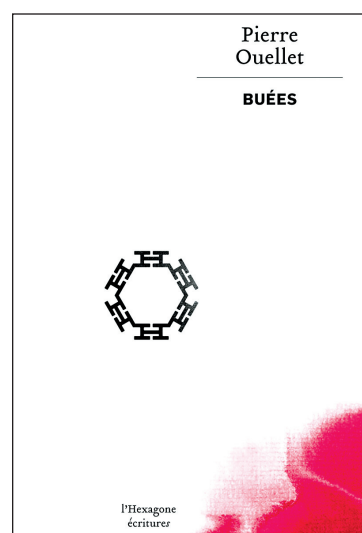
50 pages de poésie, en deux volumes, en une ardente logorrhée qui met les mots à mal, l'âme à l'avenant, et rend le désir forcené, effréné. Avec cette mesure, les œuvres se construisent dans l'étonnement, en une telle détermination que c'est à peine supportable, à peine pensable. Difficile aussi d'en cerner les limites, de percevoir les chemins droits qui nous mèneraient au direct fil du sens, puisque l'auteur ne se contente pas de multiplier les pistes mais les morcelle, les casse à mesure, se perd peut-être lui-même, forcément, pour entraîner les lecteurs dans les traverses presque furieuses qui déferlent.

Tant de *Buées* brouillent la vue, empêchent le poète de bien voir la réalité défilant sous l'œil du dieu, le « tueur à gages », tant de *Huées* pour repousser la haine, enfler le remugle sous la surveillance nocturne des oiseaux de proie.

Le poète ne cache pas une ambition mégalomane, lui qui cherche à traduire l'humanité tout entière, sa désespérante dissolution, son avatar de bonheur. Les textes englobent le réel entièrement resserré entre les pages des recueils, miroirs déformants de ce qui se met en marche, emporté par le cataclysme ordinaire. Recueils désespérants, brutalement conscients, radicaux. Difficiles, absolument. Strictement imprenables.

Aucun compromis n'est ici consenti aux lecteurs. Nous sommes dans le catastrophique. Le poète coupe les syllabes, torture les vers, comme bien souvent dans ses recueils antérieurs, mais, ici, cette fragmentation tient le rôle même du propos, traduit au plus près ce qui s'y dit du désespoir, de l'âme brisée : « des pages et des pages de phrases et de mots dans lesquels on peut se délester du poids du monde en en chargeant la langue [...] », tel qu'écrit dans *Buées*. Le poète appelle cette entreprise une « épopée de la banalité », cette fois dans *Huées*.

Vingt ans d'écriture pour parvenir à saisir le délitement qui,



au fil du temps, fait se craqueler le glacié du monde. « J'ai tenté, dit-il encore dans *Buées*, d'élever au rang de poème épique ce qui ne cesse de tomber ou de retomber des amours misérables de notre Temps, qui sont les péripéties anodines d'une éternité à jamais précipitée, déposée au fond des âges. »

La souffrance incantatoire du poète, lancinant lamento, soulève le souffle si court de

## Le poète ne cache pas une ambition mégalomane, lui qui cherche à traduire l'humanité tout entière

la peine : « le cœur : une tu- / mescence gorgée d'amour dont on ne / veut pas. Qui reste là / coïncé en soi. Puis sort en haine / au bout d'un temps. Les balles chauffent / dans le pistolet. C'est de la poudre / qui bout. La mort / y cuit. Mijote. Un jour / ça vous enflamme : le cœur et l'âme sous la / poche gauche. On n'en / peut plus : ça brûle les doigts et la / cervelle. On est / comme fou : on sort son cœur on tire / partout. Ça fait scandale : il y a plein de gens / qui tombent autour qui ne s'en relève- / ront pas. » (*Buées*)

Ainsi creusée, la conscience entraîne inéluctablement vers le fond, non pas du désespoir, mais d'une fulgurance émotive qui dévore sous le noir toute beauté. Jamais le regard ne se baisse, jamais la vérité n'est tue, jamais le réel n'est obvié. Nous sommes



confrontés à la plus éclatante fosse qui puisse s'imaginer : rien n'est sauf, sauf la vie, elle-même trop précaire pour être certaine. Trouble incessant des textes qui cumulent l'amour et le fracas, la tendresse et les violences, fragments de haine et de fraternité, debout face à ce qui est.

De ce réel-ci ne reste que cette terrible confiance du poète : « je me / souviens comme si c'était / hier. Et c'est encore / demain. Tous ces souvenirs : / des désirs qui durent / inassouvis. Des dé- / sirs purs que le temps / salit. Nulle part réa- / lité. Que dans sa / mémoire qui a- / vilit tout ce / qui vient ce qui / revient l'abâ- / tardit et le / flétrit » (*Huées*). Le Cap au pire de Samuel Beckett n'est pas loin, inéluctable regard, irrésistible gouffre.

Des recueils d'une redoutable exigence, mais dont le parcours laisse en nous des éclats de conscience d'une rare nécessité.

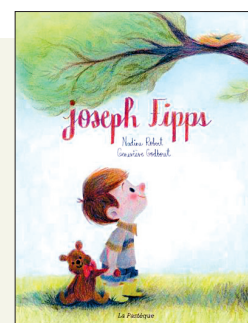
Collaborateur  
Le Devoir

## BUÉES

Pierre Ouellet  
L'Hexagone  
Montréal, 2012, 216 pages

## HUÉES

Pierre Ouellet  
avec des œuvres de Marigold Santos  
Éditions du Noroît  
Montréal, 2012, 336 pages



RÉCIT ILLUSTRÉ

**JOSEPH FIPPS**  
Nadine Robert et Geneviève Godbout  
La Pastèque  
Montréal, 2013, 68 pages

Gentil et sans malice, Joseph Fipps est un petit garçon de cinq ans qui pourrait être comme les autres, sauf qu'il vit dans un livre. Du coup, sa mère l'appelle « grippon », parce qu'il se rêve souvent en griffon, cet animal fabuleux à moitié lion, à moitié aigle. De temps en temps, il fait des conneries, est envoyé dehors pour réfléchir et finit par se lier d'amitié avec un maman morse — oui, le mammifère marin — qu'il voudrait prendre pour sa génitrice. Pas banal, le p'tit bonhomme, on disait. Deuxième livre de Nadine Robert (qui a signé récemment *Le puits* chez le même éditeur), ce récit illustré a tous les ingrédients qu'il faut pour divertir les enfants sans emmerder les parents. L'histoire est subtilement décalée, mais surtout en symbiose avec les pastels de l'illustratrice Geneviève Godbout, une spécialiste du livre jeunesse et du dessin de mode qui vit aujourd'hui à Londres. Le tout pour un livre élégant. Forcément.

Fabien Deglise



BANDE DESSINÉE

**LES PERSONNAGES DE TINTIN DANS L'HISTOIRE**  
LES ÉVÉNEMENTS QUI ONT INSPIRÉ L'ŒUVRE D'HERGÉ, VOLUME 2  
Historia et Les éditions La Presse  
Montréal, 2012, 130 pages

Les lecteurs de Tintin devenus grands se régaleront avec ce deuxième tome des *Personnages de Tintin dans l'histoire*. On y trace donc, dans la vraie vie, les personnages qui ont inspiré les désormais célèbres titres *Tintin au Tibet*, *L'étoile mystérieuse*, *Coke en stock* ou *L'affaire Tournesol*, pour ne nommer que ceux-là. L'illuminé professeur Philippulus, de *L'étoile mystérieuse*, serait par exemple calqué d'un authentique prophète de malheur, Philippe Gérard, ami d'enfance d'Hergé qui lui aurait prédit un châtiment. On apprend aussi qu'Hergé aurait souhaité consacrer une plus grande part de *Tintin en Amérique* aux Amérindiens, comme en témoigne la couverture de l'album. Mais, en 1932, le gangsterisme était plus vendeur. « Du moins la page 29 de l'album rend-elle compte du peu de cas que faisait l'Amérique pour les Indiens, surtout si « leurs » terres s'avéraient gorgées de pétrole », écrivent les auteurs. Hergé se buterait sans doute au même problème aujourd'hui...

Caroline Montpetit

## LIVRES

## Aventures séparatistes

Quand les bonnes idées ne font pas forcément de la bonne littérature

LOUIS  
HAMELIN

Le lendemain des dernières élections américaines, le vieux Hunter S. Thompson a dû exécuter une petite danse de guerre dans sa tombe, et fumer quelques pissenlits par la racine. Deux États de l'Union, le Colorado et le Washington, venaient d'approuver par référendum la légalisation de l'usage du cannabis à des fins récréatives.

Dans ce même Colorado, au tournant des années 70, Thompson, à la tête d'une coalition baptisée Freak Power, était passé à un cheveu pouilleux de réussir à se faire élire shérif d'Aspen. Les usages récréatifs de tout un spectre de substances allant de la bonne herbe verte à l'acide lysérgique étaient une cause qui lui tenait à cœur. Ce quasi-succès lui donna envie de tâter de la politique nationale et, en 1972, ce défonceur notoire débarqua avec toutes ses fioles de carburants dans la campagne présidentielle la plus à gauche de l'histoire du Parti démocrate, celle de George McGovern, que Nixon allait aplâtrier par une marge historique. C'était le bon temps. Depuis, on appelle socialiste aux États-Unis tout ce qui se tient au centre droit de l'échiquier politique, et la contestation du pouvoir a été abandonnée aux milices patriotiques et aux intégristes religieux.

Parfois, un centre-ville déshérité, peuplé de Noirs, explosait. On ramassait une quarantaine de morts et le monde pouvait recommencer à regarder ailleurs. Puis, il y eut Seattle. Les altermondialistes et les anars. Bien avant eux, les Wobblies (International Workers of the World) avaient répandu sang et larmes sur cette portion de la côte du Pacifique. Tout le nord-ouest des États-Unis possède une longue tradition de pensée indépendante et contestataire (« la véritable ligne de front du radicalisme en Amérique », écrit Keith Scribner). De visées sécessionnistes, aussi, mais ça, c'est déjà moins original: depuis la réélection d'Obama, la Maison-Blanche a reçu des pétitions d'environ 200 000 citoyens étasuniens demandant la sécession d'une trentaine d'États, dont l'Ore-



Dans *L'expérience Oregon*, des épisodes de matraquage et de gazage de foules rappelleront aux Québécois quelques souvenirs.

gon, mais aussi le Texas et l'Alabama.

Aujourd'hui, Wobblies est le nom d'un groupe punk basé à Corvallis en Oregon, ville qui a servi de modèle, dit-on, à Douglas, où Scribner a situé l'action de *L'expérience Oregon*, son roman traversé par les tendances contestataires — anarchisme, séparatisme, écologisme, communautarisme et progressisme en général — qui poussent sous ce climat pluvial comme la mousse verte dans les craques de trottoir.

## Bouleversements mous

C'est l'histoire de Scanlon, personnage dont le caractère un peu incolore semble hésiter à chaque page entre la bonne conscience tourmentée, teintée d'arrivisme petit-bourgeois, du héros normal d'un roman de prof, et la complaisante faiblesse morale d'un individu vraiment trop ordinaire pour être qualifié d'antihéros, de Scanlon, donc, professeur d'université en socio et spécialiste des mouvements radicaux, exilé dans cet humide coin de pays faute d'avoir pu décrocher un poste dans l'Est, et de sa femme Naomi, enceinte de ses œuvres et propriétaire d'un nez dont il n'est pas exagéré de dire que, lorsqu'il change, la face de la terre est différente.

Un nez, Naomi. Star de la parfumerie, elle possédait un odorat exceptionnel, mais l'a perdu avant le début du roman. Elle est venue

sur la côte ouest de reculons, mais le changement de décor lui fait du bien: elle retrouve son sens de l'olfaction, ce qui nous vaudra, au fil des 500 pages à venir, beaucoup de paragraphes du genre de celui-ci: « *L'odeur de son corps était entêtante, entièrement boisée: cannelée, bois de santal, pain cuit au four, lactation, aisselles, et les huiles sucrées et pleines de sève de son cuir chevelu.* »

On se dit: elle ne va quand même pas se mettre à flâner toutes les personnes qu'elle rencontre et à poétiser ses sensations comme un bobo qui débouche une bouteille de vin? Ça peut devenir long. Et, de fait, le roman de Scribner devient vite long. Pour ma part, je l'ai commencé en septembre 2012 et ne l'ai terminé que mercredi matin. Autant la situation de départ, avec cette mouvance séparatiste libertaire et cette graine d'écoterrorisme favorable au recyclage d'engrais (nitrate d'ammonium + nitrométhane = boum!) au pays de Kurt Cobain et du vieux Ken Kesey, m'apparaissait prometteuse, autant la prose droite et égale du romancier, s'étalant laborieusement ligne après ligne en un mouvement aussi prévisible et passionnant à suivre que la vue d'un tracteur avançant au milieu des labours (ou alors cette pesanteur viendrait de la traduction?) m'a rappelé que les

bonnes idées ne font pas forcément de la bonne littérature.

## Individualisme

Il manque au style de Keith Scribner une nervosité capable d'entrer en phase avec la violente ferveur des bouleversements sociaux qu'il décrit. Certains épisodes de matraquage et de gazage de foules par les habituels bras armés du statu quo caparotés de matières plastiques incassables, qui rappelleront aux Québécois quelques beaux souvenirs, ne sont pas trop mal narrés. Mais l'ensemble est d'un manque d'agilité narrative assez désespérant. L'histoire, elle, ne pourrait pas être plus convenue: monsieur travaille à l'avancement de sa carrière pendant que madame rêve de la sienne en donnant le sein; monsieur trompe madame; madame trompe monsieur (encore que sous une forme assez originale, puisqu'elle allaite son amant, sans lui ouvrir ses jambes).

Les élans collectifs ambiants n'affecteront pas en profondeur ce couple chez qui, au-delà de l'exotisme politique local, l'intérêt personnel continue de prédominer: Scanlon se sert du groupe séparatiste appelé Expérience Oregon et de la familiarité de son épouse avec un inquiétant anarcho-terroriste — qui le semi-cocuifiera en retour — pour obtenir sa titularisation et ses quinze minutes de gloire sous la forme d'un papier dans les pages d'un grand magazine national. Après quoi, la petite famille peut enfin habiter dans le New Jersey et mener carrière battante dans l'orbite de la Grosse Pomme.

A certains moments, on a moins l'impression d'être dans un roman que dans la bible d'une série télévisée, ce vade-mecum où chaque personnage traîne derrière lui son profil psychologique détaillé en forme de lourd boulet (un frère mort dans ses bras, un enfant abandonné) censé éclairer ses comportements à la lumière rassurante de la logique causale et débité comme de la saucisse à fiction. On voudrait que l'auteur se contente d'imaginer des situations et d'y plonger ses personnages. Leur passé n'est pas notre problème.

## L'EXPÉRIENCE OREGON

Keith Scribner  
Traduit de l'anglais (américain)  
par Michel Marny  
Christian Bourgois éditeur  
Paris, 2012, 527 pages

## L'énigme du retour

Un roman qui prolonge l'essai de Maalouf *Les identités meurtrières*

LISE GAUVIN

Un homme exilé en France depuis vingt-cinq ans se rend aux funérailles d'un ami resté au pays qui lui avait lancé un appel depuis son lit de mourant. Le message restera sans réponse puisque l'homme en question, pré-nommé Adam, arrivera trop tard pour une réconciliation tardive. Il n'en décide pas moins de demeurer quelques jours sur les lieux qui l'ont vu naître et entreprend un périple dans le monde de son enfance et de son adolescence. Tel est l'argument d'où se développe le dernier récit d'Amin Maalouf, romancier d'origine libanaise récemment élu à l'Académie française et lauréat du prix Goncourt pour *Le rocher de Tanios* en 1993.

La femme du disparu, Tania, fait promettre à Adam d'organiser une rencontre des anciens amis de son mari afin d'honorer sa mémoire. Ce qui oblige le visiteur à reprendre contact avec l'un et l'autre des copains de jadis. Le roman se déroule en seize journées, dont chacune retrace en flash-back l'itinéraire emprunté par l'un ou l'autre de ceux qui formaient dans leur jeunesse ce qu'on appelait le Cercle des Byzantins: Mourad, dont on célèbre les funérailles, Naïm, Albert, Ramsi, Ramsi et Bilal, tué par une bombe dès le début de la guerre. Sans compter les femmes, Tania et Sémiramis, la belle hôtelière d'origine égyptienne avec qui Adam aura une aventure.

On passe ainsi de l'histoire du Juif Naïm installé au Brésil à celle d'Albert émigré aux États-Unis, où il travaille pour le Pentagone, jusqu'à celle d'Adam lui-même, historien réputé installé à Paris. Parmi ceux qui sont restés au pays, se trouve Ramsi, qui dirige une lucrative société d'ingénieurs, et Ramsi, depuis quelques années réfugié dans un monastère. Chaque portrait est élaboré longuement, à la façon d'un film au ralenti avec de nombreux plans fixes restituant les correspondances échangées assorties des commen-



FRANCOIS GUILLOT AGENCE FRANCE-PRESSE

Amin Maalouf, romancier d'origine libanaise, a été récemment élu à l'Académie française.

taires en voix hors champ du narrateur.

## Partir, revenir

La structure globale du roman est constituée d'un récit cadre enchâssant autant de microrécits plus ou moins interdépendants. Microrécits qui tiennent davantage du dialogue philosophique que de l'intrigue sentimentale, celle-ci étant d'ailleurs elle-même soigneusement encadrée par la distance réflexive des protagonistes.

Les parcours individuels sont abondamment expliqués, justifiés et discutés. Ainsi, le choix d'Adam de partir, de quitter un pays en guerre qu'on reconnaît être le Liban mais qui n'est jamais nommé, est-il remis en cause par la femme de Mourad, l'ami d'enfance avec qui il s'était brouillé. Il est facile, selon Tania, d'accuser ceux qui sont restés de corruption quand les autres, ceux qui sont partis, ont pu l'éviter en fuyant les conflits: « *La question n'est pas de savoir ce que toi tu aurais fait si tu étais resté. La question est de savoir ce que serait devenu ce pays si tout le monde était parti, comme toi.* Nous aurions tous gardé les mains propres, mais à Paris, à Stockholm, à Montréal ou à San Francisco. Ceux qui sont restés se sont sali les mains pour vous préserver un pays, pour que vous puissiez y revenir un jour, ou tout au moins

le visiter de temps à autre. »

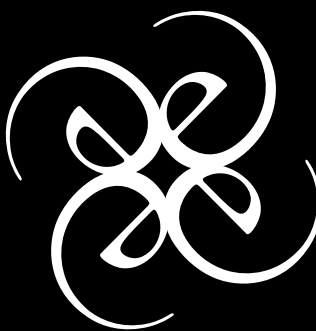
Le pays que retrouve Adam n'est pas celui qu'il avait quitté, alors que les amitiés étaient possibles entre musulmans, chrétiens et juifs: la religion y est désormais devenue envahissante, se substituant à la morale et justifiant les pires excès.

Devant chacun de ses interlocuteurs, Adam adopte une position d'écoute, cherchant à comprendre plus qu'à juger. Car cet historien de formation croit qu'en toute chose « *les torts sont partagés* », ce qui lui vaut l'agressivité d'un islamiste. *Les désorientés*, roman dont le titre renvoie à la fois à la diaspora orientale et à l'effacement, chez ceux qui sont partis, de certains repères de la civilisation levantine, prolonge l'essai d'Amin Maalouf *Les identités meurtrières* (1998), vibrant plaidoyer pour la tolérance et l'acceptation d'une identité composite, excluant toute forme d'intégrisme. Mais ce roman est d'abord un éloge de l'amitié, car « *l'amitié sert à préserver nos illusions* », et, sans ces illusions, « *on perd le courage de vivre* ».

Collaboratrice  
Le Devoir

LES DÉSORIENTÉS  
Amin Maalouf  
Grasset  
Paris, 2012, 520 pages

Spirale et la librairie Olivier  
présentent :



Le prix de la  
**CRITIQUE  
ÉMERGENTE**

En partenariat avec les Éditions Nota bene, FIGURA, le CRILCO, le Département d'études françaises de l'Université Concordia, le Département de littérature comparée et le Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal

Quel regard critique porte aujourd'hui une nouvelle génération de lecteurs et de spectateurs sur les plus récentes productions culturelles? Quels discours, quelles réflexions la relève propose-t-elle sur le monde qui nous entoure?

Par ce concours, destiné aux étudiant(e)s inscrit(e)s dans un programme universitaire de premier ou de deuxième cycle, le magazine culturel *Spirale* et ses partenaires souhaitent encourager l'émergence, chez la relève, d'une critique culturelle qui ne renonce pas à l'invention et au risque de la pensée, et qui sait trouver dans l'actuel ce qui peut correspondre au développement et à la création d'une culture riche.

## LE PRIX

Le ou la lauréate du « Prix de la critique émergente » se méritera un certificat d'une valeur de 1,000 \$ de la Librairie Olivier, un abonnement de deux ans à *Spirale*, et verra son texte publié dans le numéro 245 du magazine (été 2013).

## COMMENT PARTICIPER

Les étudiant(e)s qui souhaitent participer au concours doivent respecter le protocole qui est disponible sur le site [www.spiralemagazine.com](http://www.spiralemagazine.com)

## INFORMATIONS

Visitez le site du magazine au [www.spiralemagazine.com](http://www.spiralemagazine.com) ou contactez-nous via courriel à l'adresse [spiralemagazine@yahoo.com](mailto:spiralemagazine@yahoo.com)

Date limite 29 mars 2013

Un prix  
d'une valeur de  
**1000 \$**

## LIVRES

ESSAI

## André Lussier, psychanalyste contestataire



LOUIS CORNELIER

En France, les psychanalystes publient beaucoup et participent sans retenue au débat public. Au Québec, ils sont plus discrets. L'écrivain Maxime-Olivier Moutier, qui fait occasionnellement entendre sa voix à l'extérieur de son cabinet, fait figure d'exception dans les rangs des disciples québécois de Freud. Aussi, la publication, il y a quelques mois, d'*Un psychanalyste dans son siècle*, un essai autobiographique du freudien André Lussier, peut être considérée comme un événement.

Aujourd'hui nonagénaire, Lussier en a long à dire sur son riche et captivant parcours. Formé à Londres, dans les années 1950, par Anna Freud et par le grand pédiatre et psychanalyste Donald Winnicott, Lussier a aussi fréquenté des maîtres comme le jésuite dissident François Hertel, l'historien français Henri-Irénée Marrou et le philosophe Paul Ricœur. En racontant sa vie à partir d'un angle psychanalytique, il nous plonge dans une aventure intellectuelle originale et méconnue.

Né à Montréal dans une famille qui comptera douze enfants, Lussier se souvient d'abord de quelques épisodes marquants de sa jeunesse. À quatre ans, il a les mains recouvertes de verrous, une affection qui s'explique peut-être par une réaction à la naissance d'un petit frère qui lui vole l'attention de sa mère. Un guérisseur du quartier lui parlera en lui touchant les mains avec confiance et le guérira. Cette «opération psychosomatique magique» aura-t-elle une influence sur le futur choix de carrière de l'enfant? Au même âge, le petit André, qui vit près d'un pénitencier, tente de faire tomber les murs de la prison en projetant sur eux une simple cartouche d'arme à feu. «C'était, écrit-il, leur condition d'hommes enfermés qui me hantait.» Un désir de libération est déjà en germe.

## Contre une Église dominante

Dans le Québec des années 1920 et 1930, ce



Sigmund Freud, avec sa fille Anna, qui a enseigné à André Lussier.

désir se heurte toutefois à une Église dominante qui infantilise la population. Alors qu'ils ont respectivement huit et cinq ans, Lussier et son petit frère décident d'un commun accord de se dénuder pour se regarder. Un prêtre confesseur, apprenant la chose, menace Lussier des flammes de l'enfer. Ce traumatisme, et quelques autres du même genre, marquera l'enfant. Devenu un homme, il n'aura de cesse de vilipender, notamment dans *Cité libre*, ce catholicisme contrôlant, caricatural et malade obsédé par le sexe. «Je ne me considère pas comme un adversaire inconditionnel du fait religieux; je m'en prends à ce qui est trompeur et j'offre mon témoignage», précise le psychanalyste.

Très sévère à l'endroit du fameux cours classique de l'époque — des professeurs jésuites dévoués mais sans culture solide pour la plupart, une lourde atmosphère de refoulement sexuel, des cours de philosophie nuls —, Lussier s'épanouit à l'Institut de psychologie de

l'Université de Montréal, de 1946 à 1950, au contact, notamment, du père Noël Mailloux, un spécialiste de Freud et de Thomas d'Aquin, pour qui il n'a que des éloges. C'est là que Lussier découvre vraiment la psychanalyse et a «un coup de foudre» pour l'œuvre de Freud.

De ses années de formation en Angleterre, il retient la rigueur et l'intelligence d'Anna Freud, le génie et la bonhomie de Donald Winnicott et l'intransigeance prétentieuse de Melanie Klein, une «femme cyniquement dominatrice». À son retour au Québec, Lussier enseignera la psychanalyse pendant 35 ans dans les départements de psychologie et de psychiatrie de l'Université de Montréal, de même qu'à l'Institut de psychanalyse. Ce fut, écrit-il, «une expérience privilégiée, irremplaçable», qui n'a toutefois pas été sans frictions. Au moment où la psychologie cherche à obtenir ses lettres de noblesse scientifiques et où la psychiatrie se biologise, tenir le fort freudien n'est pas de tout repos.

## La psychanalyse dans la caverne

La psychologie, en se tournant vers le quantifiable et le mesurable, et la psychiatrie, en devenant «de plus en plus l'étude de l'influence du physique sur le psychique», en partant en quête des gènes qui expliqueraient tout, de l'homosexualité à la criminalité en passant par les troubles affectifs des enfants, «se détournent résolument de ce qui nous ramène sans cesse à l'essentiel chez l'homme, c'est-à-dire son vécu tragique en vertu des forces pulsionnelles qui le déchirent, forces cavernueuses qui ne cesseront jamais de le poursuivre et qui constituent ce vers quoi se tourne la psychanalyse».

Cette défense de la discipline freudienne, contre le réductionnisme physiologique ou statistique, s'avère le moment fort de ce solide essai. «L'animosité, l'hostilité, les tourments causés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par l'entrée en scène des découvertes de Freud se poursuivent de plus belle», constate Lussier avec raison. «C'est tellement plus simple et moins dérangeant émotionnellement quand il n'y a que le physique en cause, le physique et le neurophysiologique comme facteurs responsables de tous les maux.» Un des principaux aveuglements de notre époque est résumé dans cette phrase.

Lussier aurait pu, aurait dû même, s'arrêter là. Son ouvrage, alors, n'aurait mérité que des éloges. Il tenait, pourtant, à le terminer sur une centaine de pages dans lesquelles il dénonce encore le refus de la sexualité et de la femme qui caractérise les grandes religions (c'était déjà fait), démolit quelques dogmes catholiques (en confondant, d'une étonnante manière, l'Immaculée Conception avec la conception virginale) et exprime son refus du Dieu amer et colérique de l'Ancien Testament. Tout, dans ces pages, n'est pas mauvais, loin de là, mais les critiques pertinentes qu'on y trouve sont aujourd'hui des évidences pour les catholiques progressistes.

C'est quand il rappelle que «la psychanalyse est subversive», parce qu'elle ne renonce pas, elle, à «l'étude du psychisme proprement dit, [à] l'étude de l'âme, de la vie affective», qu'André Lussier fait œuvre utile.

## UN PSYCHANALYSTE DANS SON SIÈCLE

André Lussier

Préface d'Yvan Lamonde

Del Busso

Montréal, 2012, 302 pages

## Hitler de retour?

Un roman comique sur le leader nazi fait fureur en Allemagne

YANNICK PASQUET

Berlin — «Il est de nouveau là»: 80 ans après l'accession d'Hitler au pouvoir, un roman racontant son retour en 2011 à Berlin est un best-seller en Allemagne, mais un Führer de comédie n'est pas du goût de tous. «Soldat des Jeunesses hitlériennes Ronaldo! Indiquez-moi la rue!» 30 août 2011. Adolf Hitler se réveille soudainement sur un terrain vague de Berlin sans avoir la moindre idée de ce qui lui est arrivé depuis 1945.

Déboussolé, le Führer, qui en réalité s'est suicidé dans son bunker le 30 avril 1945, demande le chemin de la chancellerie du Reich à des jeunes qui portent le maillot de la star brésilienne du foot. «C'est qui le pépé, là?», se demandent les garçons, éberlués. «Ça va, t'es sûr, Man?»

Le ton de l'œuvre du journaliste Timur Vermes, 45 ans, est donné. Durant près de 400 pages, le dictateur nazi découvre une Allemagne gouvernée par une femme, où vivent plusieurs millions de Turcs. Une société régie par les taux d'audience, où la célébrité se conquiert sur YouTube et se mesure en clics «j'aime/j'aime pas» sur Facebook.

Très vite repéré par une société de production, Adolf Hitler devient la vedette d'une émission télévisée de divertissement animée par un Turc. *Bild*, quotidien le plus lu d'Europe, titre: «Il a assassiné des millions de personnes. Aujourd'hui des millions de personnes l'acclament sur YouTube.»

«Vous valez de l'or, mon cher! On n'en est qu'au début, croyez-moi!» lui lance son producteur.

Au fil des pages, le lecteur suit Hitler dénichant «des pantalons de coton bleus qu'on appelle des djins», tentant désespérément de se créer une adresse e-mail («Hitler89 est déjà pris [...] Vous pouvez avoir "Queuedeloup6"»), découvrant les émissions de cuisine à la télévision («Je pris le petit appareil en main, appuyai sur le premier bouton [...] Je vis un cuisinier en train de hacher menu des légumes.»).



Le livre du journaliste Timur Vermes est déjà promis à une carrière internationale : il va être publié en français et en anglais ainsi qu'en 15 autres langues.

Farce de mauvais goût pour les uns, satire politique pour les autres, *Er ist wieder da* («Il est de nouveau là») est un gros succès de librairie.

Imprimé à 360 000 exemplaires, il vient d'entrer dans la liste des meilleures ventes. Le livre est déjà promis à une carrière internationale: il va être publié en français et en anglais ainsi qu'en 15 autres langues.

Son auteur affirme avoir «voulu présenter Hitler sous un nouvel angle». «Nous avons trop souvent l'attitude de refus des gens qui ne conçoivent Hitler que comme un monstre pour se sentir mieux», confie-t-il à l'AFP. Or je trouvais important de montrer comment il fonctionnait et comment il agirait aujourd'hui.»

Le récit — à la première personne — est entrecoupé de longs monologues intérieurs aussi ennuyeux que *Mein Kampf*, le pamphlet rédigé par Hitler en 1924 et dont l'Allemagne envisage la réédition dans deux ans pour la première fois depuis 1945.

Tout est fait pour attirer le lecteur. La couverture en noir et blanc façon ombre chinoise

présente uniquement la mèche de cheveux caractéristique d'Hitler. À la place de la moustache apparaît le titre du roman. Il est vendu 19,33 euros, en référence à l'année où le Führer est devenu chancelier.

*Er ist wieder da* est «la dernière excroissance d'une machine de commercialisation d'Hitler qui brise tous les tabous pour faire de l'argent», critique l'hebdomadaire *Stern*.

Alors que cela était impensable il y a dix ans encore, Hitler est aujourd'hui recyclé par les humoristes et les artistes. Un film humoristique réalisé par un Juif et une comédie musicale burlesque ont été présentés ces dernières années. Un phénomène que Daniel Erk, journaliste et spécialiste du dirigeant nazi, n'hésite pas à qualifier de «banalisation du mal».

«C'est une bonne occasion pour les Allemands de se dédouaner de toute faute et de toute responsabilité, analyse-t-il. Cet Hitler-là est le seul et unique responsable de la guerre et du génocide.»

Agence France-Presse

## Deneault démasque la gouvernance

La gouvernance serait-elle une intériorisation de la tyrannie?

MICHEL LAPIERRE

Depuis son accession au pouvoir, Pauline Marois affirme exercer une «gouvernance» souverainiste. Est-elle consciente que le mot «gouvernance», emprunté au management vers 1980 par les technocrates de Margaret Thatcher, suggère une privatisation néolibérale de la politique? Alain Deneault publie *Gouvernance. Le management totalitaire* pour prouver que ce terme souple, à première vue inoffensif, cache une main de fer dans un gant de velours.

Adopté par la Banque mondiale dès 1989, ce mot «gouvernance» (de l'anglais *governance*) exprime à partir de 1995, grâce à un rapport international, l'une des idées clés de la mondialisation, avant d'entrer dans le vocabulaire officiel de l'Union européenne en 2001. Pour Deneault, il se définit sournoisement, dans le cadre d'un État, comme l'art de déréglementer l'économie, de privatiser les services publics, de mater les syndicats.

Le politologue québécois exagère-t-il en insistant sur le sens que donnent à la gouvernance ses adeptes les plus machiavéliques, distincts de ceux qui, comme Pauline Marois, se gargarisent d'un simple mot avec innocence (ou presque)? Non. Il montre que, justement, par un emploi répété, ce terme vague, ambigu, artificiel, propre à une novlangue orwellienne, finit, à cause de son faux éclat, par remplacer, dans notre conscience anesthésiée, les mots gouvernement, politique, critique, démocratie...

Deneault souligne qu'au Canada le principal théoricien francophone de la gouvernance, Gilles Paquet (né à Québec en 1936), avoue candidement que, même en 2011,

la «bonne» organisation des «principes» du système reste à trouver! Comme par hasard, cet économiste et historien de droite fut, dès 1999, l'auteur d'un livre qui nia l'importance de notre Révolution tranquille...

Jongleur de sophismes, comme les autres maîtres de la langue désincarnée de la gouvernance, Paquet, explique Deneault, rêve «d'un monde où les dirigeants seraient supprimés, non pas en vue d'une émancipation des dominés mais parce qu'ils régneraient en le fort intérieur de ceux-ci». Souvent, les théoriciens de cette intériorisation de la tyrannie déclarent bénéficier de la caution prestigieuse de Jürgen Habermas. Or il n'en est rien.

En 2011, ce philosophe allemand, que le charme des néologismes n'arrive nullement à éblouir, a déclaré: «Le joli mot de «gouvernance» n'est qu'un euphémisme pour désigner une forme dure de domination politique.» Le terme suppose un système dont le fonctionnement, digne de l'efficacité de l'entreprise privée, fait de l'inégalité sociale une réalité qui va de soi, mais qui ne se laisse pas trop voir!

En favorisant, comme Deneault le perçoit de ses yeux de lynx, la privatisation en douce de l'État par le partenariat public-privé (PPP), la gouvernance use d'une langue astucieuse pour maquiller en évolution de la pensée critique un retour à l'élitisme du passé.

Collaborateur  
Le Devoir

**GOUVERNANCE**  
LE MANAGEMENT TOTALITAIRE  
Alain Deneault  
Lux  
Montréal, 2013, 200 pages